

## Les noirs après la Conquête Esclaves ou libres en Bas-Canada

FRANK MACKEY, *L'Esclavage et les Noirs à Montréal, 1760-1840*,  
Montréal, Hurtubise, collection « Les Cahiers du Québec »,  
2013, 662 pages

Marise Bachand

Volume 8, numéro 2, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71323ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bachand, M. (2014). Compte rendu de [Les noirs après la Conquête : esclaves ou libres en Bas-Canada / FRANK MACKEY, *L'Esclavage et les Noirs à Montréal, 1760-1840*, Montréal, Hurtubise, collection « Les Cahiers du Québec », 2013, 662 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 8(2), 27–28.



LES NOIRS APRÈS LA CONQUÊTE

## ESCLAVES OU LIBRES EN BAS-CANADA

Marise Bachand

Professeur en histoire, UQTR

FRANK MACKÉY

### L'ESCLAVAGE ET LES NOIRS À MONTRÉAL, 1760-1840

Montréal, Hurtubise, collection « Les Cahiers du Québec », 2013, 662 pages

« Pourquoi y a-t-il des nègres ? » se demandait Pierre-Joseph-Olivier Chauveau lors d'un voyage d'affaires à New York en 1850, constatant que « les steamboats et les hôtels, depuis Montréal, en étaient pleins ». (294) Le futur premier ministre de la province exprimait ce racisme ordinaire avec lequel les Noirs du Québec — ces « phénomènes zoologiques » *dixit* Chauveau — ont eu à composer après la fin de l'esclavage, eux qui pourtant aspiraient par-dessus tout à s'intégrer à la société montréalaise. Dans le deuxième ouvrage qu'il consacre à l'histoire des Noirs à Montréal, Frank Mackey montre bien qu'au Québec, l'historiographie est « color blind », insensible à l'identité raciale des sujets, comme si la catégorie « race », centrale aux historiographies américaines des deux hémisphères, n'avait aucune pertinence dans un pays où les propriétaires d'esclaves se dénommaient Papineau et McGill. La signification historique de cette population hétérogène d'un millier d'individus dépasse largement son poids démographique notamment parce qu'elle se distinguait des communautés noires beaucoup plus homogènes que l'on retrouvait au Haut-Canada et dans les Maritimes. Fruit d'un impressionnant travail de recherche, la traduction française de *Done with Slavery* (2010) est constituée de onze chapitres thématiques qui placent les Noirs au cœur de l'histoire du Québec d'après la Conquête.

Les quatre premiers chapitres révèlent « le caractère extrêmement ordinaire » de l'esclavage des Noirs au Québec (p. 189). Proportionnellement moins important que l'esclavage des Amérindiens panis, l'esclavage des Noirs était pratiqué en Nouvelle-France depuis 1628. Cette institution n'étant régie par aucune loi fondamentale ou aucun code noir — si ce n'est l'ordonnance d'un administrateur colonial — quelques esclaves profitent de ce vide juridique pour réclamer et obtenir leur liberté devant la cour du banc du roi à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Confrontés à l'effondrement du marché local des esclaves, quelques propriétaires se tournent en vain vers la Chambre d'assemblée qui, dès 1793, fait avorter des projets de loi visant l'abolition graduelle de l'institution dans la province. L'esclavage disparaît *de facto* au Québec trois décennies avant son abolition « officielle » en 1833 à l'échelle de

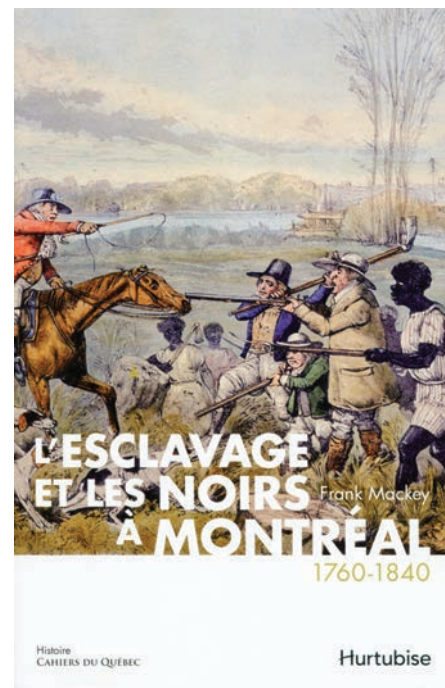
l'Empire britannique. Mackey révisé ainsi un mythe persistant de l'historiographie canadienne. Ce processus « d'abolition maison » s'inscrit donc dans le cadre d'une histoire continentale plutôt que d'une histoire impériale, les États américains du Nord abolissant graduellement l'esclavage entre 1780 et 1804.

À peine quelques décennies après l'émancipation des Noirs, les élites de la province souffrent d'une remarquable « amnésie collective » quant au passé esclavagiste de leur propre famille. Mais contrairement à ce qu'affirme Mackey, ce phénomène est loin d'être exclusif au Québec. Dans son étude *Disowning Slavery* (1998), Joan Pope Melish montre qu'en Nouvelle-Angleterre, les Blancs se sont là aussi empressés d'oublier, effaçant les traces matérielles du passé esclavagiste de la région.

**La signification historique de cette population hétérogène d'un millier d'individus dépasse largement son poids démographique notamment parce qu'elle se distinguait des communautés noires beaucoup plus homogènes que l'on retrouvait au Haut-Canada et dans les Maritimes.**

On doit également émettre des réserves quant au choix de Mackey de comparer la condition des esclaves montréalais (presque tous des domestiques) à celle des esclaves peinant dans les grandes plantations du Sud américain. Il aurait été beaucoup plus éclairant de fonder la comparaison sur l'esclavage urbain existant dans des villes comme Boston et Philadelphie où, à l'instar de Montréal, l'institution était ancienne mais marginale. Peut-être qu'une meilleure compréhension de l'esclavage urbain aurait conduit Mackey à interpréter autrement la pratique des maîtres canadiens de louer leurs esclaves durant leurs absences prolongées ou bien celle de faire porter des livrées à leurs domestiques noirs. Ceci étant dit, le travail rigoureux de Mackey dans les archives lui permet d'exposer les difficultés inhérentes au processus d'identification des esclaves dans les documents officiels et de souligner à gros traits les faiblesses du dictionnaire de Marcel Trudel dans lequel des Noirs libres sont présumés asservis.

Les six chapitres suivants documentent l'intégration des Noirs à la société montréalaise après l'émancipation. Si certains choisissent de rester au service de leurs anciens maîtres, les autres se créent des vies autonomes en puisant dans leurs compé-



tences domestiques ; ils deviennent jardiniers, blanchisseuses, couturières, lanterniers, cordonniers, barbiers-coiffeurs et cultivateurs. Plusieurs travaillent sur les bateaux à vapeur, d'autres sont impliqués dans la traite des fourrures ou évoluent dans l'armée à titre de pionnier ou de tambour. Quelques-uns parviennent à tirer profit du régime foncier seigneurial en devenant propriétaires. Les termes « journalier » et « serviteur » habituellement utilisés dans les recensements et autres sources officielles pour désigner l'occupation des Noirs cachent ainsi « trente-six métiers ». Moins convaincante est la démonstration de Mackey quant à la discrimination économique qu'auraient subie les Noirs dans certains secteurs d'activités, démonstration fondée sur des échantillons beaucoup trop restreints.

Dans un chapitre fascinant dédié à la participation civique, Mackey révèle que les Noirs votent plus librement que les femmes blanches dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Les turbulentes années 1830 font apparaître le « vote noir » dans l'espace public canadien, aux côtés du « vote irlandais » et du « vote allemand ». Considérant l'admiration de certains Patriotes pour la république esclavagiste et ségrégationniste américaine et leur mépris des abolitionnistes, ce vote noir penche nécessairement du côté du régime britannique.

Au total, constate Mackey, les Montréalais noirs sont traités équitablement par le système de justice (bien qu'ils soient exclus de son administration, sauf à titre de bourreaux), ils peuvent contracter des mariages mixtes et les Blancs n'hésitent pas à leur confier un enfant le temps d'apprendre un métier. Ces chapitres sont foncièrement anecdotiques, souvent étourdissants par la surabondance de détails, mais permettent à l'auteur de démontrer la présence des Noirs dans la société montréalaise et, par extension, dans les sources qui ont été préservées.

VOIR ESCLAVES...

à la page 28



## ROBIN...

suite de la page 26



## ESCLAVES...

suite de la page 26



par les entrepreneurs, enfermement des populations dans le système de crédit, mise en place d'un circuit de transport et de courtage, les Robin sauront tirer leur épingle du jeu sur chacun de ces grands facteurs et finiront par avoir raison de la concurrence. La description et l'analyse de l'organisation de la production sont passionnantes, on y saisit bien comment elle détermine la dynamique du peuplement, les entrepreneurs ayant intérêt à attirer une main-d'œuvre que leurs pratiques financières insèrent dans une spirale où la croissance même de la population sert de carburant au système d'endettement. Le propos permet de comprendre dans quel piège les familles ont été enfermées alors que le système retourne contre elles les efforts d'amélioration de leur sort en détournant à son profit une large part des gains de productivité. Les textes d'André Lepage ici cités mettent en appétit: quiconque veut comprendre les déterminismes historiques qui ont pesé sur le destin gaspésien aura intérêt à les consulter en bibliothèque.

La morue séchée, les produits du bois dominent la production et les transactions, la demande pour ces deux produits croissant dans la même proportion que l'expansion du marché d'exportation. Le paysage gaspésien, en particulier celui de Paspébiac, verra pousser une véritable architecture industrielle centrée sur le traitement du poisson. Des incendies et destructions vont certes l'amputer, mais il reste encore d'impressionnants vestiges qui laissent bien deviner l'ampleur des opérations et la hauteur de la richesse produite. La prospérité, évidemment, se dessine ici sur fond d'indigence et sur une implacable domination. Le bas clergé, qui subit comme le peuple le régime, est assez inoffensif. Ici c'est un curé qui se plaint de ne pouvoir toucher la dîme ou qui tente de convaincre ses supérieurs des efforts qu'il déploie pour détourner son monde de la mer pour les convaincre sans succès de se faire cultivateurs et qui s'inquiète de ses succès qu'il impute à une indifférence religieuse croissante.

Les petits notables n'ont pas beaucoup d'espace politique: une véritable oligarchie formée de quelques grandes familles anglophones contrôle totalement l'appareil de la justice et des partis. Les intérêts des puissants sont bien gardés. Le contrôle de l'appareil de justice est particulièrement efficace et pervers: «Quand ils menacent de secouer leurs chaînes et porter ailleurs leurs poissons, on les menace de les traduire pour dette devant les tribunaux» (p. 160). Ce contrôle est pour ainsi dire total sur la vie politique entièrement sous la tutelle anglaise jusqu'à tard au début du XX<sup>e</sup> siècle. La section portant sur cet aspect de l'histoire de l'empire des Robin est malheureusement la plus faible. Les quelques textes qu'on y lit restent anecdotiques et, quand ils ne le sont pas, se tiennent néanmoins à un niveau de généralité assez frustrant. Il est en effet inadmissible que ne soit pas remise en question avec intransigeance la responsabilité des acteurs d'un régime politique qui a soutenu et cautionné des privilèges et des pratiques aussi odieuses.

Le chapitre intitulé «La faillite et l'émeute» laisse le lecteur sur son appétit. Les compagnies jersiaises avaient été déstabilisées par

Comme le montre éloquentement le dernier chapitre de l'ouvrage, le Québec d'après la Conquête permet l'intégration des Noirs, mais cherche néanmoins à les ségréguer sémantiquement dans la catégorie fictive de «nègre de nation»: «Mais où se trouvait le pays de la "nation nègre"? Partout et nulle part. La nation était africaine, en un sens, mais elle était également coupée de l'Afrique» (p. 462). Loin de vouloir se constituer en une nation distincte, les Montréalais noirs visent l'intégration, résistant aux efforts des autorités britanniques pour favoriser leur immigration vers la Jamaïque dans les années 1840. C'est sur cet épisode que se termine *L'esclavage et les Noirs à Montréal*.

Plaidoyer pour l'étude de la négritude au Québec, cette étude foisonnante, engagée, parfois un peu trop moralisatrice, soulève plus de questions qu'elle n'offre de réponses. Frank Mackey a cependant la grande générosité de fournir à ses lecteurs de nombreuses pistes pour qu'ils puissent poursuivre le travail d'investigation amorcé ici. ❖

**L'émeute réprimée n'a pas mis fin à la résistance, au contraire. Ce moment en aura annoncé d'autres qui ont préparé la conquête coopérative des décennies suivantes [...] la soumission n'a pas été le seul horizon.**

l'effondrement de la Banque Commerciale de Jersey en 1873. La compagnie Robin avait tenu le coup, mais en 1886 elle est acculée à la faillite. Selon un scénario qui, hélas!, se répète de nos jours, les gouvernements viennent au secours du secteur, alarmés par l'émeute de février où les pêcheurs, acculés à la famine par la fermeture des magasins, pillent les installations de Robin et de LeBoutillier. Diverses mesures de secours sont mises en place pour alléger la misère. S'en suivent également des restructurations financières au terme desquelles la compagnie quitte Jersey pour établir son centre décisionnel à Halifax d'où elle continuera de faire des affaires en Gaspésie pour quelques décennies. L'ouvrage passe trop vite sur le sujet. Il aurait pu au moins montrer que l'émeute réprimée n'a pas mis fin à la résistance, au contraire. Ce moment en aura annoncé d'autres qui ont préparé la conquête coopérative des décennies suivantes. Il aurait pu montrer que la soumission n'a pas été le seul horizon.

*L'Empire des Robin* n'épuise donc pas le sujet que ce livre embrasse, loin de là. Mais la lecture en reste passionnante malgré les redites inévitables que la sélection des textes ne peut éviter totalement. Le lecteur non spécialiste y aura un aperçu convaincant de la dure histoire gaspésienne et il trouvera là plusieurs pistes pour pousser plus loin sa curiosité. L'ouvrage souffre cependant d'une lacune importante à cet égard, car même si les références aux textes sont fournies, elles sont souvent incomplètes et aucune bibliographie ne regroupe l'ensemble des titres dont ont été extraits les passages regroupés dans les divers chapitres. C'est une lacune vraiment déplorable pour un ouvrage dont la qualité du travail d'édition est pourtant excellente. L'éditeur ici mérite une remontrance. L'auteur, quant à lui, a proposé un matériau qui donne le goût de lire ce qu'il en a tiré dans ses œuvres de fiction vouées à soutenir l'effort d'émancipation que doit servir tout travail de mémoire. ❖

LES CAHIERS DE LECTURE ET L'ACTION NATIONALE  
SONT MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES  
PÉRIODIQUES CULTURELS QUÉBÉCOIS  
SODEP